

Nom de l'auteur : Brice Milan

Titre de la nouvelle : La Belle Assise

Nombre de signes (espaces compris) : 133063

Listes des principaux personnages

Anne-Marie Devalière	Mère abusive
Armande	Tante pas tantine
Edmond Fleuric	Directeur antipathique
Emma Valence :	Jeune femme paralytique
Jean-Yves Devalière :	Rêveur et oisif à temps plein
Lieutenant Englegard :	Inspecteur de police, quoi !
Mme Giaume :	Réceptionniste
Oscar Malivart :	Autre directeur antipathique
Pauly :	Fidèle adjoint de police

§ – SAMEDI 7

Je me souviens, le week-end débutait. Comme la plupart d'entre nous, je sacrifiais à la corvée hebdomadaire : faire ses courses en hypermarché. En cette matinée estivale, la journée s'annonçait sans surprise. La foule des grands événements se pressait sur le parking du centre commercial. Face à cette frénésie consumériste, trouver une place pour se garer relevait de l'exploit, alors que dénicher un chariot équivalait à se mettre en quête du Saint Graal. Finalement, après une recherche laborieuse, je poussai fièrement l'objet de ma convoitise vers l'entrée de ce temple de la consommation, décidé à communier avec mes congénères.

Soudain, sur la gauche, je l'aperçus : une jeune femme, frêle, le visage grave. Elle était assise dans une chaise roulante, sa chevelure brune cascadeant le long de ses épaules menues, pendant que ses mains fines agrippaient les accoudoirs comme par crainte de tomber. Sa vision captiva immédiatement toute mon attention. Ravivait-elle un souvenir que ma mémoire ne parvenait à exhumer ? Les battements de mon cœur s'accéléchèrent, et je restai figé, incapable de détacher mon regard de la jeune handicapée.

Une quinquagénaire l'accompagnait, cramponnée au fauteuil roulant pareillement à un chariot. Je les observais en prenant garde à ne pas me faire remarquer. Je ne voulais pas qu'elles soient gênées par l'attention que je leur portais.

Son infirmité paraissait tellement injuste à cet âge ! Toutefois, existait-il une période de l'existence propice au handicap ? *Jolie demoiselle, dans le rayonnement de votre jeunesse, comment avez-vous perdu l'usage de vos jambes ?* Je me mordis aussitôt les lèvres : réagirais-je de même si sa beauté ne m'eut troublé ? J'aurais souhaité m'approcher d'elle, mais ses yeux perdus dans le vague me paralysaient... D'autant plus que son escorte à l'allure de duègne n'incitait pas vraiment à engager une conversation !

Évidemment, durant mes hésitations, le duo en question avait pénétré dans la galerie marchande. Je ne me sentis pas le courage de les suivre. Que représentaient-elles pour moi, sinon deux étrangères ? Croiser à nouveau la belle infirme était inenvisageable, aussi je préfèrai renoncer à mes achats. Sans tarder, je me débarrassai du caddie devenu encombrant et me dirigeai, résigné, vers ma voiture.

À présent, le parking semblait désert. L'image de cette jeune paralytique m'obsédait. Je n'arrivais pas à savoir si son souvenir persistait à cause de son handicap ou bien parce que sa beauté m'avait ému. Assis au volant de mon véhicule, je finis par démarrer et quitter les lieux.

Dans le ciel auparavant d'un bleu limpide, de sombres nuages s'amoncelaient.

§ – DIMANCHE 8

Je me levai de méchante humeur. Toute la nuit, j'avais rêvé d'elle. Lorsque le sommeil, finalement, me gagnait, elle réapparaissait tel un spectre. Sa vision m'obsédait tellement que, pour la première fois de ma vie, je ne fermai pas l'œil. Au petit matin, je m'aventurai sur le balcon, observant le trafic lointain. Quelques rares voitures ou motocyclettes, roulant vers des destinations inconnues, s'éloignaient telles des étoiles filantes. Je me surpris à faire un vœu, espérant de tout mon être rencontrer à nouveau ma belle assise. Je réalisai immédiatement la stupidité d'un tel souhait.

Car, enfin, cette demoiselle, avec laquelle je n'avais eu aucun échange, comment aurait-il été possible de s'en amouracher ? Il me fallut convenir que son handicap m'attirait. Son infirmité avait actionné une corde sensible, réveillant en moi le protecteur viril ! Mais alors pourquoi les autres paraplégiques croisées auparavant ne m'avaient-elles pas fait réagir de la sorte ? Certes, il ne m'était pas donné à chaque instant de croiser une beauté en fauteuil roulant.

Je flânais sur mon balcon, regardant le jour se lever ; en soi, c'était déjà extraordinaire ! Quand le bruit devint insoutenable, je rentrai me faire un café.

L'après-midi, je décidai de me reprendre en main. Le soleil qui brillait et une certaine douceur persistante incitait à un footing dans le parc principal de la ville. Cela me remettrait les idées en place. J'enfilai mon ultime short encore propre, un maillot pas trop sale, ainsi que mes nouvelles chaussures pour la course. Après tout, je n'avais pas encore eu l'occasion d'étrenner le dernier cadeau de ma mère. Jetant un coup d'œil en passant devant le miroir de l'entrée, je me trouvai pas trop mal : grand, plutôt mince, mal rasé, juste ce qu'il faut... Genre play-boy, avec les muscles en moins !

Arrivé au lieu-dit, je fus d'abord effrayé par le nombre de mes concitoyens. Cet endroit dédié à la promenade et à la détente s'avérait, en ce dimanche après-midi, aussi fréquenté que les grandes surfaces, la veille ! Néanmoins, je persistai dans ma noble intention et commençai à courir. Avec mes performances en dents de scie, je n'aurais certes pas prétendu être un marathonien. La raison principale provenait de l'irrégularité de mes entraînements. J'avais toujours toutes sortes de bonnes raisons pour remettre au

lendemain un jogging. C'était d'ailleurs un de mes traits de caractères principaux : l'inconstance. Le seul pour lequel tous mes proches s'accordaient !

En repensant à cette étrangère qui avait perdu la motricité, j'eus presque honte de ne pas profiter plus de mes capacités. En même temps, je fus agréablement surpris de la constance de mes pensées envers elle. De nouveau, mon esprit vagabonda vers le souvenir de cette rencontre. Je commençai à me morigéner lorsque, à la sortie d'un virage, en plein milieu du chemin, je heurtai le fauteuil de celle dont l'image m'obsédait.

Elle poussa un cri de surprise tandis que je m'affaissais sur mon postérieur. Je tentai de préserver un semblant de dignité, mais la jolie télescopée éclata de rire. Troublé par le timbre délicat de sa voix, je souris bêtement, assis par terre. Sa duègne, comme j'avais décidé de l'appeler, s'avança, les poings sur les hanches, l'allure menaçante.

— Espèce de maladroit, vous ne pouvez pas regarder où vous allez !

L'inconnue de mes rêves s'esclaffa de plus belle devant l'expression outrée de sa compagne. Je la dévorai du regard, fasciné par ses yeux mauves, son teint d'ivoire et son sourire enfantin... Je finis par me relever, lui tendant maladroitement une main. Amusée, elle la serra d'une poigne légère, effleurant à peine ma paume.

— Avez-vous un nom, monsieur le tamponneur ?

J'hésitai à répondre, tant j'avais peur de présentations en signe d'engagement.

— On m'appelle Jean-Yves Devalière. Oserai-je vous demander votre prénom ?

La duègne haussa les épaules, trouvant mon attitude ridicule. Mais la belle mima une révérence, de son fauteuil, en inclinant le buste :

— Vous êtes en présence de l'ambitieuse Emma Valence ! répliqua-t-elle avec emphase.

Je trouvai ses manières vraiment charmantes... Même si je n'étais pas dupe de ses taquineries ! Néanmoins, tout en Emma me troublait. En sa présence, je ressentais le mystère de son être. Cette idée était totalement stupide ! Mais, depuis son apparition, plus rien ne me paraissait sensé.

— Vous voilà bien silencieux, monsieur Devalière, m'interrompit-elle dans mes pensées. Resterons-nous éternellement au milieu du chemin ?

Effectivement, certains passants nous lançaient des regards courroucés. Nous gênions leur promenade dominicale ! Je profitai de l'opportunité pour inviter le tandem à boire un verre. Une ancienne guinguette servait encore des boissons acceptables, aussi proposai-je de les y conduire. Les deux femmes échangèrent quelques paroles. Bien que la plus âgée semble peu encline à suivre un étranger, Emma écarta ses doutes d'un sourire triomphant.

— Nous serons vos débiteurs, Jean-Yves ! me lança-t-elle d'un ton joyeux.

Quelle merveilleuse après-midi nous passâmes ensemble. Emma et moi nous découvrîmes de nombreux points communs. Nous bavardâmes sans discontinuer, indifférents aux bâillements et soupirs de son accompagnatrice. Elle me présenta à sa tante Armande en arrivant à la buvette. Celle-ci l'avait prise en charge depuis qu'elle était orpheline. Je n'osai la questionner à ce sujet, et surtout pas à propos de ses jambes. Mais Emma comprit mon embarras, m'expliquant sans ambages qu'un terrible accident de voiture était à l'origine de la mort de ses parents. Elle-même y avait miraculeusement échappé, malheureusement une blessure traumatique au tissu nerveux de la moelle épinière avait provoqué une paralysie de ses deux membres inférieurs.

Plutôt que de se lamenter, Emma considérait cette survie comme un présent. Rescapée, elle voulait profiter de chaque instant sans perdre une minute. Je l'écoutais sans l'interrompre ; mon existence, comparée à la sienne, semblait tellement banale ! Rapidement, Emma changea de sujet et me bombardait de questions. J'avais à peine le temps de répondre qu'aussitôt elle enchaînait sur une autre. Je devinai que sa curiosité, son impatience étaient liées à sa tragédie.

Vers la fin de l'après-midi, des nuages masquèrent le soleil, et une pluie fine vint troubler nos délicieux bavardages. À regret, nous décidâmes qu'il était temps de rentrer dans nos foyers. Je donnai toutefois rendez-vous à Emma le jour suivant, même heure, même endroit. Lorsque je la vis s'éloigner, son fauteuil cahotant poussé sur le chemin graveleux par sa tante, mon cœur se serra. Avant de disparaître dans le virage, elle se tourna et me fit un signe de la main. Je n'avais jamais passé un moment aussi agréable avec une jeune femme. Je redoutais déjà de ne pas être en mesure d'en revivre de semblables.

§ – LUNDI 9

Le début de semaine vit débarquer ma mère. J’emploie ce terme, car, comme à son habitude, elle s’imposait chez moi sans prévenir. Je tentai de lui cacher ma rencontre avec Emma, mais, rapidement, elle commença à me harceler de questions.

— Tu n’as pas bonne mine, mon pauvre chéri. Quelque chose te tracasse ?

Elle ne me lâcherait pas tant qu’elle n’obtiendrait pas la vérité. Elle avait cette faculté à me pousser dans mes derniers retranchements, tel le supplicié avouant ses crimes. Bien sûr, elle était réellement inquiète au sujet de ma santé. À chacune de ses visites, elle n’omettait pas de s’enquérir de mon état général.

Mais ses questionnements coutumiers n’avaient rien à voir avec l’angoisse que générait chez elle le sentiment d’inconnu, le désagrément d’un élément caché. Cette invasion de ma vie privée avait débuté après la mort de mon père : j’avais vingt-cinq ans. Sa longue maladie avait particulièrement éprouvé ma génitrice. Dès sa disparition, elle s’était accrochée à moi comme à une bouée de sauvetage. Elle s’installa durant de longues semaines dans mon appartement, dissimulant sa peine en régentant mon logis. Après des semaines de tractations, je réussis à la convaincre de regagner ses pénates. Entre-temps, elle avait durablement apposé sa marque sur mon existence.

Mon père avait pensé à organiser sa succession avant sa mort. Nous étions mère et fils à l’abri du besoin. Je terminais des études de sociologie sans vraiment chercher du travail. Cette manne paternelle, qui aurait dû être une bénédiction, me conforta définitivement dans l’oisiveté. Je dilapidai mon héritage en soirées festives, invitant toute la jeunesse dorée de la ville. Je changeai souvent de voitures et de petites amies. Mon rapport à l’argent était méprisable, alors que tant de gens vivaient dans la pauvreté.

En quelques années, mes biens s’amenuisant malgré les sermons maternels, ma mère paracheva son emprise en m’imposant une tutelle financière. C’est elle qui estimait chaque mois la somme nécessaire à mes dépenses. J’étais redevenu un enfant quémandant son argent de poche. Toute personne ayant un peu d’honneur et un caractère bien trempé aurait refusé cette situation et fui. Mais je n’étais pas façonné dans pareille étoffe. Depuis maintenant une dizaine d’années, je tergiversais sur la conduite à tenir.

Après m’avoir pratiquement soumis à la question, ma génitrice obtint la réponse souhaitée. Je lui avouai que j’avais fait la connaissance d’une charmante jeune fille, gardant néanmoins secret son handicap. Je trouvais indécent qu’elle soit au courant avant de l’avoir rencontrée. De plus, je ne voulais pas qu’elle se moque de mon côté « bon samaritain ». À vrai dire, j’avais peur qu’elle découvre que j’étais épris d’Emma, malgré, ou à cause de, son infirmité.

Contrairement à mes craintes, ma mère se satisfit de cette explication. Elle me proposa même d’inviter à dîner la belle un de ces soirs. Sa cuisinière étant une perle, elle organiserait sans nul doute un souper divin. Je refusai l’invitation à court terme, arguant pour ma défense la précarité de cette relation. Subitement, elle prit congé. Après avoir refermé la porte, je me demandai ce qu’il fallait penser de sa visite.

§ – MARDI 10

La journée s’annonçait maussade. La veille, je m’étais rendu au parc en début d’après-midi. Nous avions convenu avec Emma de nous retrouver devant la guinguette. J’attendis, attablé devant une bière, durant plusieurs heures. Elle ne vint pas. Sa tante non plus. Personne, et aucune justification. La mort dans l’âme, je me résignai à quitter le lieu à la fermeture. À présent, allongé sur la banquette de mon salon, je contempiais le plafond en espérant trouver une explication. Je n’avais pas osé lui demander ses coordonnées. Après tout, je n’étais qu’un inconnu pour elle. Et si je ne la revoyais plus jamais ?

Néanmoins, je savais que mes pas me conduiraient à nouveau au lieu de notre première rencontre. D’ici là, j’imaginai pourquoi elle ne s’était pas présentée. Avait-elle eu un empêchement de dernière minute ? Avait-elle sciemment décidé de s’abstenir ? Son cerbère l’avait-elle dissuadée de donner suite à ce rendez-vous ? J’élucubrai sans fin. Soudain, le téléphone sonna. Je bondis hors du canapé, décrochant le combiné comme si ma vie en dépendait.

— Allô, Monsieur Devalière ?

Je reconnus immédiatement sa voix, dont les accents suaves me troublaient. Pendant que j’essayais de comprendre comment elle connaissait mon numéro, elle répéta avec douceur :

— Allô, Jean-Yves, je sais que c’est vous.

L’impatience perçant dans son ton, je m’empressai de répondre.

— Bonjour, Emma. Vous avez manqué mon rendez-vous hier.

Je tempérai le plus possible mon reproche ; Je ne voulais surtout pas qu’elle raccroche. Mais elle s’excusa, m’expliquant qu’elle avait oublié une séance de massage avec le kinésithérapeute. Ses jambes inertes nécessitaient des soins quotidiens. Pendant qu’elle faisait amende honorable, j’eus honte de mes doutes. À chaque instant, cette jeune femme supportait son handicap et, moi, je ne tolérais pas un jour son absence.

Emma suggéra que nous nous retrouvions en début de soirée dans le centre historique de la ville. Ce quartier touristique abondant en restaurants gastronomiques, elle proposa de m’inviter dans l’un deux. Je fus d’abord étonné par son approche

directe, mais, finalement, je trouvai sa détermination flatteuse. Je passai une partie de l'après-midi à me pomponner dans la salle de bains. Moi qui d'habitude n'y faisais qu'un passage éclair, je me surpris à m'examiner sous toutes les coutures. Un vague bouton sur le coin d'une joue eut droit à un traitement de faveur. Après m'être rasé deux fois, je pris une longue douche, comme pour ôter de ma peau toute marque infamante du passé. Cette attitude digne d'un adolescent frôlait la puérité.

Ensuite, je pris soin de m'appliquer différents baumes et crèmes, tant sur le visage que sur le corps. Heureusement, pensai-je après coup, mon épiderme sensible ne déclara aucune réaction allergique trop visible. Je parachevai l'œuvre en m'aspergeant d'un parfum que m'avait offert pour son anniversaire ma mère. Il fallut aussi choisir les vêtements. J'optai, après de nombreux essais, pour une chemise blanche et mon plus beau pantalon jeans. Un des grands drames matriarcaux était précisément ma totale absence de coquetterie et d'élégance. J'espérai faire une exception pour cette soirée particulière.

Nous nous retrouvâmes sur la place Victor Hugo, près d'un grand platane. Emma patientait en observant les badauds. Elle m'assura que sa tante ne l'avait installée que depuis quelques minutes. Par pure politesse, je demandai pourquoi celle-ci n'était pas restée. Son silence fut éloquent.

Bien qu'elle soit en mesure de se mouvoir seule, je saisis les deux poignées et poussai avec bonheur sa chaise roulante. Emma ne prit pas ombrage de ma sollicitude qui aurait pu passer pour de la pitié. Nous circulâmes ainsi un moment, sans éprouver le besoin de converser.

— Vous sentez bien bon, Jean-Yves ! me fit-elle remarquer malicieusement.

J'étais content d'être derrière elle afin qu'elle ne voie pas mes joues s'empourprer. Je lui répondis que j'adorais me parfumer, ce qui était faux. Emma éclata de rire, n'étant pas dupe. J'arrêtai de me comporter comme un novice amoureux. Après tout, je comptais de nombreuses conquêtes amoureuses à mon tableau de chasse !

Après avoir flâné longtemps, nous nous attablâmes à un charmant petit restaurant. Il semblait moins fréquenté que les autres, bien que sa carte se révèle alléchante. Le serveur improvisa un passage sur la terrasse pour le fauteuil roulant. Je ressentis une certaine gêne pour son occupante.

— Je meurs de faim ! décréta-t-elle, joyeuse.

Son appétit dissipa mon embarras, et nous prîmes un réel plaisir à composer nos menus. Le repas se déroula agréablement jusqu'au dessert.

Elle me questionna alors sur mon lieu de résidence. Après avoir embelli mon modeste appartement, je lui demandai où elle habitait. Elle parut soudain hésitante et répondit en esquissant un sourire.

— Il se fait tard, Jean-Yves. Ma tante m'a seulement accordé la permission de minuit.

Je ris sans entrain à cette allusion à Cendrillon. Mais le cœur n'y était plus. L'annonce de notre séparation, même temporaire, me plongea dans une profonde mélancolie. Emma ne tenta pas de m'en extraire. J'attribuai son mutisme à la perspective de son départ. Bien qu'elle ait voulu régler l'addition, je m'empressai de payer avant. Elle ne s'en offusqua pas. Nous nous en retournâmes à la place, où son chaperon l'attendait. Cette parente m'indisposait à présent. Son ombre tutélaire se dressait entre nous. J'aurais aimé l'envoyer promener. Mais alors, qui s'occuperait d'Emma ?

Ladite personne se tenait droite comme un soldat, à l'endroit précis où nous nous étions retrouvés. Elle m'adressa un salut crispé, n'appréciant visiblement pas l'heure à laquelle nous arrivions. Elle s'avança mécaniquement vers nous tandis que je reculai imperceptiblement. Puis, sans prononcer une parole, elle opéra une volte-face. S'agrippant aux poignées de la chaise roulante, elle démarra brutalement. Ma belle infirme n'eut que le temps de me jeter un dernier regard.